KAMINSKI (Antoine), grammairien et mathématicien polonais, né en 1797. Il devint, en 1827, professeur de physique et d'histoire naturelle à Kaminiec, en Podolie, et donna sa démission après l'insurrection de 1831. On a de lui : *Arithmétique* (Vilna, 1826, 2 part.); *Géographie en tableaux* (Vilna, 1826); *l'Abécédaire de Witold* (Vilna, 1841); *Grammaire de la langue polonaise* (Vilna, 1858, 2 vol.); *Cent fables* (Vilna, 1860), etc.

KAMMA, belle prêtresse gauloise de la Galatie, dont le mari fut tué en trahison par un autre guerrier épris d'elle ; le meurtrier poursuivit la veuve de ses obsessions. C'était un chef puissant : il gagne ou intimide les parents mêmes de Kamma ; celle-ci paraît se rendre. Le moment des noces arrivé, suivant l'usage qui existait chez les Gaulois de l'Asie Mineure aussi bien que chez ceux des Bouches-du-Rhône, elle prend une coupe d'or, fait une libation à la divinité qu'elle sert, boit la première et tend la coupe au fiancé. Il la vide d'un trait; elle jette un cri de joie : « Sois témoin, chaste déesse, que je n'ai consenti à survivre à mon cher Sinat que dans l'attente de ce jour! Je l'ai vengé, je vais le rejoindre! Et toi, dis aux tiens qu'ils te préparent un sépulcre, car voilà le lit nuptial que je t'ai destiné! » La coupe était empoisonnée.

KAMNITZ (**BŒHMISCH-**), ville des Etats autrichiens (Bohême), cercle et à 36 kilom. N.-E. de Leitmeritz; 2,300 hab. Fabrication d'indiennes, verreries; blanchisseries, bonneterie.

Kamous (LE), dictionnaire arabe de Firouzabadi, revu sur les exemplaires manuscrits de cet ouvrage et corrigé par Ahmed-ben-Mohammed (Calcutta, 1817, 2 vol. petit in-fol.). Cet ouvrage est connu de réputation de tous les hommes instruits, en Europe, et tenu universellement, en Asie, pour le meilleur dictionnaire arabe qui ait jamais paru à aucune époque et dans quelque pays que ce soit. Dans le court avertissement qu'il a mis à la tête du premier volume, M. Lumsden expose, d'après la préface de Firouzabadi lui-même, les circonstances qui ont donné lieu à la composition de cet ouvrage. Firouzabadi (Medjd-Eddin-Abou-Thaler-Mohammed-ben-Yacoub), que sa vaste érudition, sa profonde connaissance de la langue arabe, ses voyages, le séjour qu'il avait fait dans différentes contrées et une riche bibliothèque rendaient plus propre que personne à composer un dictionnaire de la langue arabe, entreprit ce travail après avoir longtemps cherché en vain un livre qui contînt toutes les richesses de la langue arabe; il forma le plan de suppléer à ce qui manquait à l'étude de cette langue, en composant un grand ouvrage dans lequel il devait réunir tout ce qu'on trouvait dans les deux dictionnaires arabes qu'il jugeait les moins imparfaits, savoir : le *Mohakkem*, d'Ibn-Said, et le *Obab*, de Hasan. Firouzabadi, qui mourut en l'an de l'hégire 817 (1415), devait suppléer à ce qui pouvait manquer à ces deux ouvrages et appuyer chacune de ses explications d'autorités et de citations. Le résultat de ce grand travail fut intitulé : *Allami almoallem alodjab alldjami bain almohakkem oualobab*, c'est-à-dire : *Le* (livre) *resplendissant, orné, admirable, qui comprend le Mohakkem et le Obab*. M. Lumsden rapporte que le *Lami* formait soixante volumes, et il ajoute que, si l'on en croit la renommée, il existait encore de son temps dans la bibliothèque de l'un des princes du Yemen. Mais il est plus probable que Firouzabadi n'a jamais achevé le dictionnaire qu'il avait entrepris sur ce vaste plan, pour lequel il avait amassé de nombreux matériaux, et auquel il avait donné le nom de *Lami*. Suivant Hadji-Khaffa, Firouzabadi ne termina que les cinq premiers volumes de cet immense dictionnaire, et lui-même, dans sa préface, ne dit point, comme semble l'avoir cru M. Lumsden, que cet ouvrage formait soixante volumes, mais qu'il l'avait évalué, par conjecture, à soixante volumes, dont l'acquisition serait très-difficile à ceux qui voudraient se le procurer. Invité par le sultan de l'Yemen à suspendre cet immense travail pour s'occuper d'abord de la composition d'un dictionnaire moins étendu et d'un usage plus commode, il se rendit à ce conseil et composa le *Kamous* ou, plus exactement, *Al-kamousou-l-Mohitt* (*l'Océan environnant*), qui n'est que la trentième partie de l'ouvrage qu'il avait projeté. Il n'en a retranché aucun des mots ni aucune des significations qui devaient entrer dans le *Lami*, et il s'est contenté d'en supprimer les exemples et tout ce qui n'était qu'accessoire. Le *Kamous* fut dédié au sultan du Yemen, dont Firouzabadi fait un éloge magnifique dans sa préface, mais sans le nommer.

Abdalrahman-ben-Saidi-Ali-al-Amasi a fait des apostilles sur le *Kamous* en l'an de l'hégire 984 (1582). L'éditeur arabe de l'édition de Calcutta, M. Ahmed-ben-Mohammed, a mis en tête de cet ouvrage une courte préface écrite en arabe. Cette édition a été faite aux frais du gouvernement des Indes, avec tout le soin que demandait une entreprise aussi importante. L'éditeur a eu sous les yeux onze manuscrits du *Kamous*, beaucoup d'autres dictionnaires, traités de philologie et commentaires, entre autres le *Sihah* de Djawheri, le *Néhayet* de Djezeri, l'*Asas albelagat* de Zamakhschari, divers commentaires sur le recueil des *séances* de Hariri. Partout, les voyelles ont été mises avec exactitude, ce qui, dans un dictionnaire arabe, est d'une très-haute importance. M. Ahmed a été aidé, tant dans la collation des manuscrits que dans la collation des épreuves, par un autre savant natif de l'Orient, M. Awhad-Eddin-Ahmed-Bildjirami, et ils ont, l'un et l'autre, consacré tous leurs soins à cette édition. Ainsi, rien n'a été négligé de ce qui pouvait contribuer à sa perfection et augmenter le prix de ce magnifique présent fait à la littérature arabe.

Le *Kamous*, qui a servi de base au *Dictionnaire arabe-latin* d'Antoine Giggei (Milan, 1632), a été traduit plusieurs fois en turc; la meilleure traduction est celle qui a été imprimée à Constantinople en trois volumes in-4° (1814-1817).

KAMP, rivière des Etats autrichiens, dans la basse Autriche. Elle prend sa source au mont Beuern, coule au N., passe à Zwettel, tourne à l'E., baigne le bourg de Kruman, se dirige au S. et se jette dans le Danube (rive droite) au-dessous de Krems, après un cours de 130 kilom.

KAMPEN, ville du royaume de Hollande, prov. d'Over-Yssel, arrond. et à 13 kilom. O.-N.-O. de Zwolle, sur la rive gauche de l'Yssel et près de l'embouchure de cette rivière dans le Zuyderzée; 14,500 hab. Gymnase; école d'architecture. Fabrication de cigares, tapis de laine, peluches, bateaux, fours à chaux. Port sur l'Yssel, en partie obstrué par les sables. Fondée en 1286, ville libre de l'empire et ville hanséatique, Kampen fut réunie aux Provinces-Unies en 1578. Cette ville a beaucoup perdu de son ancienne prospérité; car son commerce, autrefois considérable, est presque nul maintenant, le port étant obstrué en grande partie par les sables.

KAMPEN ou **CAMPEN** (Jacob VAN), anabaptiste hollandais, dont le véritable nom était Jacob **Jans**, et qu'on a désigné quelquefois sous le nom de **Coomans**, né à Ysselmunden, mort à Amsterdam en 1535. Jean de Leyde, dont il devint un des adhérents et qu'il accompagna à Munster, le nomma évêque d'Amsterdam en 1534. Arrivé dans cette ville, il fit de nombreux prosélytes dans le peuple; mais, ayant formé le projet d'imposer sa doctrine par la force, il fut poursuivi, se cacha pendant six mois, fut découvert dans un amas de tourbe et condamné à mort. On lui coupa la langue, la main droite, puis la tête; après quoi, on brûla ses restes sur un bûcher.

KAMPEN (Nicolas-Godefroi VAN), historien et littérateur hollandais, né à Harlem en 1776, mort en 1839. D'abord jardinier fleuriste comme son père, il devint ensuite commis chez un libraire, acquit alors, grâce à son goût pour l'étude et à sa mémoire surprenante, un grand fonds d'instruction, s'initia sans maître à la connaissance des langues et des littératures anciennes et modernes, et forma son style par la lecture attentive des bons modèles. Après avoir collaboré à la *Gazette de Leyde*, Kampen publia plusieurs ouvrages qui le firent avantageusement connaître, et devint successivement professeur de langue allemande à Leyde (1816) et professeur de langue et de littérature allemande à Amsterdam. « D'une érudition vaste, dit Belinfante, d'un jugement profond, laborieux à l'excès, van Kampen rehaussait encore ces qualités par une simplicité presque enfantine, par une grande franchise de caractère, par un amour intime de la vérité. » Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont les suivants : *Tableau historique des événements importants qui se sont passés en Europe depuis la paix d'Amiens jusqu'à celle de Paris* (Leyde, 1814, 2 vol.); *Histoire de la domination française en Europe* (Delft, 1815-1823, 8 vol.); *Histoire de la littérature et des sciences dans les Pays-Bas* (La Haye, 1821-1826, 3 vol.); *Histoire des croisades* (Harlem, 1822-1826, 4 vol.); la *Terre dans son état naturel* (Harlem, 1824); *Caractères nationaux* ou *Tableaux des diverses époques de l'histoire hollandaise et esquisses de plusieurs personnages tirés de cette même histoire* (Harlem, 1826); *Description statistique et géographique du royaume des Pays-Bas* (Harlem, 1827); *Histoire des Hollandais hors de l'Europe* (Harlem, 1831-1833, 3 vol.); *Histoire des Pays-Bas* (Hambourg, 1831-1833, 2 vol.); *Histoire de la paix européenne de quinze ans* (Harlem, 1832, in-8°).

KAMPENHAUSEN (Balthazar, baron), publiciste russe, né près de Riga en 1772, mort à Saint-Pétersbourg en 1823. Il remplit plusieurs fonctions publiques, puis devint directeur de l'école de commerce de Saint-Pétersbourg. Kampenhausen a écrit en allemand plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Principes du droit politique russe* (Gœttingue, 1792, in-fol.); *Essai d'une description géographico-statistique des gouvernements de l'empire russe* (Gœttingue, 1793, in-8°), contenant seulement la description du gouvernement d'Olonetz; *Magasin de Livonie* (Gotha, 1803); *Histoire généalogique et chronologique de la dynastie des Romanof* (Leipzig, 1805, in-8°).

KAMPHINGPHET, l'un des seize Etats qui constituèrent, au XIVe siècle, le royaume de Siam.

KAMPHUIZEN (Théodore-Raphaël), peintre hollandais. V. CAMPHUYSEN.

KAMPMANNIE s. f. (kam-pmann-nî — de *Kampmann*, n. pr.). Bot. Syn. de XANTHONYLE ou CLAVALIER, genre d'arbres.

KAMPTZ (Charles-Albert-Christophe-Henri DE), homme d'Etat et jurisconsulte allemand, né à Schwerin en 1769, mort à Berlin en 1849. Il avait rempli diverses fonctions administratives dans le duché de Mecklembourg (1790-1804), lorsqu'il alla se fixer en Prusse, où il devint successivement assesseur à la cour de justice de Wetzler, conseiller à la chambre de droit (1810), conseiller rapporteur au département de la haute police (1812), directeur du ministère de la police et conseiller d'Etat (1817), directeur général de l'instruction publique (1824), ministre de l'intérieur et de la police (1825); enfin, ministre de la justice de 1830 à 1842. Il se retira alors des affaires en gardant le titre de conseiller d'Etat. Kamptz fut un des hommes d'Etat les plus distingués de la Prusse. Il s'occupa de la révision du code des provinces rhénanes, fit passer de bonnes lois et apporta d'utiles améliorations dans la législation de son pays d'adoption. L'ardeur qu'il mit à poursuivre les sociétés secrètes le rendit très-impopulaire dans la jeunesse des universités. On lui doit de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Documents pour servir au droit public et privé du Mecklembourg* (Schwerin, 1795-1805, 5 vol.); *Droit civil des duchés de Mecklembourg* (Schwerin, 1805-1824, 2 vol.); *Manuel de la procédure civile de Mecklembourg* (Berlin, 1810); *Etudes sur le droit public et sur le droit des gens* (Berlin, 1815); *Littérature du droit privé de la Marche* (Berlin, 1819); *Annales de la législation, jurisprudence et administration judiciaire en Prusse* (Berlin, 1814-1840, 54 vol.); *Annales de l'administration de l'intérieur* (Berlin, 1821-1834, 18 vol.); les *Droits provinciaux et les statuts de la monarchie prussienne* (Berlin, 1826-1828, 3 vol.), etc.

KAMPYLITE s. m. (kan-pi-li-te). Minér. Variété de mimétite.

KAMROUP, ancienne province du royaume d'Assam, dont elle formait la partie occidentale, aujourd'hui aux Anglais; 200 kilom sur 100; ch.-l. *Gwahatee* ou *Gohati*. C'est, en général, un pays plat; le Brahmapoutre le traverse dans toute sa longueur et y forme une île très-considérable. On prétend que le climat n'y est pas salubre, mais que la plupart des terres sont propres à la culture. Le Kamroup formait autrefois un royaume indépendant et était plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Il fut envahi, en 1205, par une armée de mahométans, qui fut en partie détruite par les habitants; deux autres expéditions de ce genre n'ayant pas été plus heureuses, les mahométans donnèrent le nom de sorciers aux gens de ce pays, prétendant qu'ils avaient le pouvoir d'élever des barrières surnaturelles contre tout ennemi qui cherchait à envahir leur territoire. D'un autre côté, le gouvernement d'Assam empêchait toute communication entre le Bengale et le Kamroup, et ce ne fut que trente-quatre ans après l'établissement des Anglais dans le premier de ces pays que les Bengalis purent pénétrer dans le second.

KAMTCHADALE adj. et s. (kamm-tcha-da-le). Qui appartient au Kamtchatka ou à ses habitants; habitant de ce pays.

KAMTCHATKA, grande presqu'île de la Sibérie orientale, au N.-E. de l'Asie, entre la mer d'Okhotsk à l'O., celle de Behring à l'E. et le pays des Tchouktchis au N., par 51° 63' de lat. N., et 152° 50' et 171° de long. E. Superficie évaluée à 1,223,000 kilom. carrés; 1,350 kilom. de long sur 150 de large. Au S., elle se continue dans les îles Kouriles, qui, à leur tour, se rattachent au Japon et à la Corée; de sorte qu'on peut admettre que la mer d'Okhotsk et la mer du Japon étaient autrefois une terre qui tenait au continent asiatique au moyen des îles que nous venons de nommer. La presqu'île renferme près de 10,000 hab. Avant la conquête russe, qui a eu lieu en 1697, elle en comptait dix fois plus; mais l'oppression des Cosaques, jointe à des maladies épidémiques, à la débauche et à l'ivrognerie, l'ont dépeuplée avec une rapidité incroyable.

La péninsule offre peu de découpures remarquables sur la côte occidentale; elle présente, à l'E., la baie d'Avatcha, les caps Chipouninskoï, Kronozkoï et Kamtchatskoï, entre lesquels s'étendent deux golfes; plus au N., on trouve une baie demi-circulaire devant laquelle s'élève l'île Karaginskoï. Le Kamtchatka est traversé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes volcaniques qui se rattache, vers le N., aux monts Jablonnoï, et dont les îles Kouriles, au S., forment évidemment la continuation. Cette chaîne partage la contrée en deux parties, l'une occidentale, arrosée par la Tolowka, la Poustaïa, le Koriousova, la Balchaïa-Reka; l'autre orientale, que baignent le Karaga et le Kamtchatka, le fleuve le plus considérable de la contrée. Le sol de cette contrée est entièrement volcanique, pierreux et couvert, sur quelques points seulement, d'un peu de terre végétale. Plusieurs volcans, dont quelques-uns ont englouti des parties considérables des côtes, sont encore en activité. Ces volcans produisent de temps en temps des tremblements de terre et couvrent les environs d'une immense quantité de laves, de pierres poreuses et de cendres; souvent alors une grande abondance de neige et de glace fond dans les montagnes et produit des torrents qui renversent tout ce qui se trouve sur leur passage.

L'hiver n'est pas aussi rigoureux au Kamtchatka que dans l'intérieur de la Sibérie; l'été, au contraire, y est moins chaud. Les gelées nocturnes, tardives ou précoces, de même que la fréquence des pluies et des brouillards, y sont funestes à l'agriculture. Cependant, l'avoine et l'orge y viennent bien. L'humidité de l'air y profite au gazon; en sorte que les pâturages du Kamtchatka rivalisent avec ceux de l'Angleterre. L'herbe pousse si verte et en telle abondance, qu'on la fauche trois fois par an; la tige en est si haute et si touffue, que le plus petit pré suffit pour nourrir dans l'hiver le bétail de tout un village. Les graminées et certains légumes, les choux-fleurs en particulier, atteignent un développement colossal. Nul pays au monde n'est aussi riche en poissons que le Kamtchatka, et ils y sont d'un goût exquis. Les saumons abondent tellement dans les fleuves au printemps, que les flots les jettent par-dessus les bords. Les chiens et les autres animaux prennent plus de poissons avec leurs griffes et leurs dents que l'on n'en prend ailleurs avec les meilleurs engins. Par suite de cette abondance, le poisson fournit une alimentation suffisante à toute la population du pays. Il résulte de là qu'elle se montre d'une extrême indifférence à l'égard des produits de la terre. Du vaste territoire du Kamtchatka, un mille carré à peine est habité. Les habitants sont dispersés sur quelques points seulement, notamment sur les bords des fleuves, tels que le Kamtchatka, l'Avatscha, le Paratunka, le Tigel, etc. Tout le reste de la presqu'île reste dans l'état de nature, et rien ne fait prévoir qu'une telle situation puisse jamais changer.

Le Kamtchatka est admirablement situé pour le commerce avec l'Amérique, la Chine et tout l'océan Pacifique. Ses ports sont excellents. La seule baie d'Avatscha, qui, pendant l'hiver, ne gèle jamais, pourrait recevoir dans ses eaux toutes les flottes du monde. C'est là que se trouve Petropavlosk, dont l'empereur Nicolas eut l'idée de faire une ville forte. On sait que, dans la dernière guerre contre la Russie, en 1855, l'amiral anglais Spencer y poussa une reconnaissance; mais il trouva la ville abandonnée par ses habitants, et se retira après avoir fait enclouer les canons des forts. Dans les environs de Petropavlosk, on voit les tombeaux de deux Européens célèbres : Delisle de La Croyère, qui accompagna Behring dans son premier voyage, et le navigateur Clarke, qui prit le commandement de l'expédition anglaise après la mort de Cook.

Les Kamtchadales sont de petite taille; ils ont les épaules larges, les yeux saillants, les mâchoires extrêmement dilatées, les lèvres très-épaisses, les cheveux noirs. Chez les hommes, le teint est d'un brun noir ou jaune; il est blanc chez les femmes. Ces dernières cherchent à conserver leur beauté en s'appliquant au printemps, sur le visage, de la baudruche d'ours, fixée avec de la colle de poisson. Elles se fardent aussi avec une espèce de varech qui, broyé avec de la graisse de poisson, produit un beau rouge. Le nez des Kamtchadales est bien formé, mais tellement petit qu'il semble s'être arrêté tout à coup dans sa croissance. Au reste, vivant, comme ils le font habituellement, au milieu des odeurs les plus nauséabondes, ils gagnent, ce semble, à n'avoir pas l'organe olfactif très-développé. Quant aux vêtements, les Kamtchadales s'habillent de peaux qu'ils teignent en jaune avec de l'écorce d'aune. Les femmes portent des pantalons comme les hommes; ils portent aussi, les uns et les autres, des chemises en toile de Russie ou en coton de Boukharie, bien qu'elles soient d'un prix très-élevé. Les Kamtchadales se font une gloire de s'habiller à la russe.

Bien que le poisson, à l'état d'ordinaire exclusif, soit regardé comme une nourriture peu salutaire, les Kamtchadales jouissent néanmoins d'une excellente santé et atteignent souvent un âge excessivement avancé. Ils conservent toute leur activité jusqu'au dernier jour et emportent leurs dents intactes dans la tombe. Rarement leurs cheveux grisonnent avant la soixantième année. Ils sont rarement malades, ce qu'il faut attribuer principalement à leurs exercices continuels en plein air et à la bonne qualité de l'eau qu'ils boivent.

L'agriculture et l'élevage du bétail ne jouent, chez les Kamtchadales, qu'un rôle insignifiant. La pêche et la chasse, la pêche surtout, leur suffisent. Les peaux de bêtes, celles de zibeline, d'hermine, d'ours et de loutre principalement, leur servent de monnaie. Dans la mer du Kamtchatka, se trouvent d'énormes dauphins qui fournissent aux habitants une proie facile et un butin des plus précieux. De leur peau ils font des souliers, du cuir et des courroies; de leur mâchoire inférieure, des manches de couteau et toute sorte d'outils; de leurs boyaux, des vessies et des gourdes; leur chair et leur graisse servent à l'alimentation et à la fabrication d'huile à brûler. Les Kamtchadales pêchent, en outre, la baleine et le phoque. Quant aux animaux terrestres, outre les bêtes

à fourrure proprement dites, ils chassent le renne, le mouton sauvage, le loup et l'ours. Les ours noirs sont très-abondants, et, depuis longtemps, ils auraient dévoré toute la population s'ils n'étaient pas d'un caractère éminemment doux et pacifique. Jamais l'ours noir n'attaque l'homme que lorsque celui-ci le trouble dans son sommeil. Au printemps, il descend des montagnes et erre le long des fleuves, où il se nourrit de poisson; l'automne venu, il remonte dans sa tanière.

L'animal le plus précieux pour les Kamtchadales est le chien. Celui de Kamtchatka appartient à la race la plus tenace et la plus intrépide de toute la Sibérie; il ressemble à un chien de berger européen; son poil est long, épais et ordinairement d'un jaune rougeâtre ou d'un blanc fauve. Il se nourrit exclusivement de poisson. Du printemps à l'automne, on ne s'occupe de lui aucunement; il erre tout le jour le long des fleuves, épiant la proie qu'il saisit avec une habileté extrême. Quand le poisson abonde, il se borne, comme l'ours, à en manger la tête. Au mois d'octobre, chacun assemble ses chiens, les attache à un poteau et les soumet à un jeûne rigoureux, afin de les faire maigrir et de les rendre aussi plus fermes de jarrets et moins prompts à s'essouffler. Ces chiens sont attelés aux traîneaux et font l'office de chevaux ou de rennes. Leur force est incroyable. Un attelage de cinq chiens peut traîner facilement trois grandes personnes et un poids de 60 livres. Ces chiens ont un instinct admirable pour trouver le droit chemin au milieu des routes dévastées par l'hiver et de ces ouragans de neige qui souvent aveuglent l'homme. Quand la marche devient tout à fait impossible, ils s'arrêtent et viennent se coucher tous autour de leur maître, lui faisant ainsi une chaude couverture de leur corps. Parfois cependant, au lieu de lui prodiguer leurs soins, ils l'égarent et le précipitent dans les dangers, comme s'ils voulaient de la sorte se venger des privations auxquelles ils ont été condamnés, et du traitement barbare qu'on leur a infligé pour les transformer en agiles coursiers. Les chiens à traîneau sont nourris avec du poisson séché à l'air, pourri ou moisi. Le poisson moisi leur est distribué le matin afin de leur donner des forces pour le voyage.

Les Kamtchadales se distinguent par leur courage, leur hospitalité, leur bienveillance naturelle et la gaieté de leur humeur. En vrais philosophes qu'ils sont, ils vivent contents dans leur pauvreté et s'inquiètent peu de l'avenir. Leurs femmes sont bien traitées et règnent en souveraines dans leurs maisons, ce qui contraste avec les habitudes des autres peuplades à demi sauvages du Nord, chez lesquelles la femme est absolument l'esclave de l'homme. Les Kamtchadales oublient vite les injures, mais en même temps ils semblent ignorer complétement le sentiment de la reconnaissance. Paresseux et avides de plaisir, ils ne travaillent que par nécessité; la pudeur leur est inconnue; ils sont insolents et batailleurs quand on les traite avec bonté; humbles et soumis, quand on les traite durement, surtout quand on les menace du bâton. Ils ont beaucoup de penchant à adopter les usages étrangers, et il est à croire qu'avec une bonne éducation on ferait quelque chose de ce peuple si flexible et si plein de bonne volonté. Malheureusement, les Russes et les Cosaques commis à leur garde se soucient fort peu de leur réforme morale; ils contribuent plutôt par leur exemple à augmenter leur dépravation. Convertis depuis longtemps à la religion grecque orthodoxe, ils n'en conservent pas moins encore les pratiques du schamanisme.

En 1690, les Russes avaient déjà quelques notions sur le Kamtchatka; mais ce ne fut qu'en 1696 qu'on y envoya les premiers Cosaques, au nombre de soixante-seize, sous le commandement d'un de leurs chefs, nommé Morasko. Ils ne parvinrent pas jusqu'au fleuve Kamtchatka. L'année suivante, Vladimir Atlassov s'empara du pays arrosé par ce fleuve, fit payer un tribut aux habitants, et bâtit le fort de Nijneï-Kamtchatka. Kobelev, gentilhomme russe, y fit une troisième expédition, et Kolessov une quatrième, par mer. Enfin, dès 1706, le Kamtchatka était entièrement soumis aux Russes. Après avoir fait partie du gouvernement d'Irkoutsk, il forme aujourd'hui une des divisions du littoral de la Sibérie orientale.

KAMTCHATKA ou de **BEHRING** (mer de), partie de l'océan Pacifique boréal, s'étendant du 52° au 66° de lat. N., et du 160° de long. E. au 160° de long. O., entre la presqu'île du Kamtchatka à l'O., l'extrémité N.-O. de l'Amérique du Nord à l'E., la chaîne des îles Aléoutes au S., et le détroit de Behring au N., qui fait communiquer cette mer avec l'océan Glacial arctique. Longueur, 2,500 kilom. Les principaux golfes qu'elle forme, sur les côtes qui l'entourent, sont : la baie de Bristol et celle de Norton, sur la côte américaine; les golfes d'Anadyr et de Kamtchatka, sur la côte asiatique.

KAMTCHATKA, rivière de la Russie d'Asie, dans la presqu'île du même nom. Elle naît au S. du bourg de Verkhne-Kamtchatka, par 54° de lat. N., coule du S. au N., entre les chaînes australe et orientale de la péninsule, fait un coude à l'E., vers le 57° de lat., baigne la petite ville de Nischni-Kamtchatka, et se jette dans la mer de Behring, après un cours de 560 kilom.

KAMYSCHIN, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 180 kilom. S.-O. de Saratov, sur la rive droite du Volga; 11,284 hab. Navigation; commerce de céréales, bois et bestiaux. C'était primitivement une simple forteresse, nommée Dmitrievsk. Pierre Ier, ayant voulu y faire passer un canal destiné à joindre le Volga au Don, en fit une ville, et lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui; mais le canal n'a été exécuté qu'en partie.

KAMYSCHLOV, ville de la Russie d'Europe, gouvernement de Perm, ch.-l. du district de son nom, à 48 kilom. N.-E. de Jekoterinburg; 2,600 hab. Mines de fer et de cuivre dans les environs.

KAN ou **KHAN** s. m. (kan). Prince souverain en Turquie, chez les Tartares et en Perse : *Le* KAN *des Tartares. Le Grand* KAN. *Aussitôt que le* KAN *de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les autres princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble.* (Montesq.)

Qui me rendra mes beys aux flottantes pelisses,
Mes *kans* bariolés, mes rapides spahis?
V. HUGO.

— Lieu préparé pour le repos des caravanes : *Nous atteignîmes le* KAN *avant la nuit.* (Acad.) *Les* KANS *sont des refuges ouverts aux étrangers, dans l'intérieur des villes.* (F. Michel.)

— Métrol. Mesure de capacité pour les liquides, usitée dans les Pays-Bas, et qui équivaut exactement au litre.

KANA, ville de l'ancienne Palestine. V. CANA.

KANA, géant océanien, dont la taille était telle, au dire des insulaires d'Hawaï, qu'il pouvait aller d'île en île en marchant dans la mer. Le roi de Taïti ayant privé du soleil les Hawaïens, qui l'avaient offensé, ceux-ci implorèrent l'intervention de Kana pour recouvrer la lumière du jour. Le géant se rendit aussitôt à Taïti, obtint du roi que le soleil reparût, et fixa alors dans le ciel l'astre bienfaisant.

KANAAP s. m. (ka-na-ap). Bot. Espèce de mimosa, qui sert de nourriture aux girafes.

KANAD ou **KANADA**, célèbre philosophe indou, fondateur de la secte des *veisheshiks*. Ce fut, suivant le *Rigvéda*, un homme grand, à longue barbe grise, aux cheveux tortillés sur la tête comme un turban, au corps sillonné par les traces de ses austérités, et flétri par les jeûnes et les abstinences. Il vécut en anachorète sur le mont Nila; il eut pour disciple le sage Moudgala, dont la postérité devint si nombreuse, que, aujourd'hui encore, beaucoup de brahmines se vantent d'être issus de lui. Il enseignait que la forme visible de Dieu est la lumière; que, lorsque Dieu voulut créer le monde, il fit d'abord de l'eau, et qu'aussitôt après des mondes innombrables flottèrent sur sa surface; que parmi ces mondes était l'œuf duquel sortit Vichnou; que celui-ci avait au nombril une fleur de lotus, dans laquelle naquit Brahma; que Brahma, ayant reçu l'ordre de Dieu, créa la terre d'abord avec son esprit et ensuite avec les atomes primitifs. Les substances matérielles sont considérées par Kanad comme étant primitivement des atomes et ensuite des agrégats. Il soutient l'éternité des atomes; leur existence et leur agrégation sont expliquées par lui d'après un système d'une grande subtilité. La philosophie dialectique de Gotama et la philosophie atomistique de Kanad, appelées, l'une *nyâya* ou de raisonnement, l'autre *vaiséchika* ou d'individualité, peuvent être considérées généralement comme des parties d'un même système, se suppléant l'une l'autre dans ce qui leur manque, et s'accordant communément sur les points principaux qu'elles traitent, différant, toutefois, sur quelques-uns. De ces deux philosophies sont nées diverses autres écoles subordonnées, qui, dans l'ardeur de la dispute scolastique, se sont séparées sur les matières de doctrine ou d'interprétation.

La collection des *Soutras* de Kanad se compose de dix lectures, divisées similairement en deux leçons journalières, et celles-ci en *phrakaranas* ou sections, contenant deux soutras, ou plus, relatifs au même sujet. Comme le texte des autres sciences parmi les Indous, les soutras de Kanada ont été expliqués et annotés par une triple série de commentaires, sous le titre usuel de *Bâchya*, *Vârtika* ou *Tôkâ*.

KANAHIE ou **CANAHIE** s. f. (ka-na-î — de *Kanahi*, n. pr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des asclépiadées, tribu des cynanchées, comprenant plusieurs espèces qui croissent en Arabie. ‖ On dit aussi KANAHIA.

KANALEVITO (Pierre), en italien **Canavelli**, poëte dalmate, né en 1600, mort en 1690. Il fut sénateur à Raguse. Il a écrit, en langue dalmate, un grand nombre de poésies, parmi lesquelles on remarque des tragédies et des satires d'une virulence excessive. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Ivan Tropiski et le roi Koloman*, poëme épique en vingt-quatre chants, édité en 1858 par l'évêque Strossmayer; l'*Ursiade*, ou la *Vie de saint Jean Ursin; Vie de saint Tobie; Chant en l'honneur de la délivrance de Vienne par le roi de Pologne Jean Sobieski; Recueil d'œuvres dramatiques; Recueil d'épigrammes et de satires*, etc.

KANARA ou **CANARA**, ancienne province de l'Indoustan anglais, sur la côte de Malabar, comprise aujourd'hui dans la présidence de Madras, par 12° 5' et 15° 30' de lat. N., et 75° 50' et 73° 25' de long. E., entre le territoire de Goa et le Bedjapour anglais au N., le Maïssour à l'E., le Malabar au S., et la mer d'Oman à l'O. Superficie, 195,000 kilom. carrés; 400 kilom. de long, sur 100 kilom. de large; 760,000 hab. Ch.-l., Mangalore; villes principales, Baralore et Callianpour. Les Ghattes occidentales traversent le N. de cette province et forment une partie de sa limite orientale; elles envoient de nombreux rameaux dans le reste du pays. Toutes les rivières se dirigent à l'O., et se perdent dans la mer d'Oman, après un cours peu étendu. Le sol est en général d'une grande fertilité. Le climat y est chaud de septembre à mai; mais à cette dernière époque commencent les pluies et les orages, qui durent pendant six mois. La principale production est le riz; il est des cantons qui en donnent trois récoltes par an. La province de Kanara exporte principalement du riz; elle reçoit en retour des chevaux, des dattes, du sucre, de la soie, des toiles. Cette province fut conquise, en 1763, par Hayder-Aly, qui, de concert avec son fils, emmena un grand nombre de ses habitants dans le Maïssour; le pays resta dépeuplé pendant quelque temps. Depuis 1799, époque à laquelle il a été cédé aux Anglais, il s'est repeuplé et est redevenu florissant. Dans les montagnes du Kanara, un grand nombre de tribus de Naïrs ont su maintenir, au milieu des révolutions politiques du Decan, quelques restes d'indépendance; même aujourd'hui, ces tribus conservent en partie leur ancienne forme de gouvernement, en payant un tribut aux Anglais.

KANARIS ou **CANARIS** (Constantin), célèbre marin et homme d'Etat grec, né à Ipsara vers 1790. Il était, avant la guerre de l'indépendance, capitaine d'un petit bâtiment marchand qui faisait les voyages d'Odessa. Ardent patriote, il prit une part brillante à la lutte, et ne tarda pas à devenir la terreur des Turcs, en allant incendier leurs vaisseaux. « Le 7/19 juin 1822, dit M. Brunet de Presles, Kanaris et Georges Pipinos partirent d'Ipsara sur deux chebecs transformés en brûlots; il fallait passer, malgré le calme, sous le canon de deux frégates qui croisaient en avant de la flotte. Kanaris entraîna par sa résolution les marins, un instant ébranlés, et, trompant toute surveillance, il pénétra dans le canal, et attacha son brûlot aux flancs du vaisseau amiral, illuminé ce soir-là pour les fêtes du Ramazan; les chefs turcs célébraient leurs sanglantes victoires au milieu de plus de deux mille des leurs. Bientôt la flamme les environne, domine leurs efforts, et une explosion terrible couvre la rade de débris. Cependant Kanaris avait pu rejoindre sain et sauf, sur un brûlot, son compagnon, qui, de son côté, avait réussi à incendier un autre vaisseau. Le 9 novembre de la même année, Kanaris, accompagné de Kiriakos, renouvela cette périlleuse entreprise avec un égal succès, dans la rade de Ténédos. Arborant sur leurs brûlots le pavillon turc, et feignant d'être poursuivis par deux bricks hydriotes, ils se réfugièrent au milieu de la flotte ottomane, où bientôt ils répandirent l'incendie. Cette fois encore, Kanaris, choisissant pour sa proie le vaisseau amiral, engagea son beaupré dans un de ses sabords, et, après y avoir mis le feu, se retira tranquillement, bravant l'équipage frappé de stupeur. » En 1824, après avoir encore brûlé une frégate devant Samos et une corvette dans le port même de Mitylène, il passa dans la marine de guerre avec le grade de capitaine de vaisseau, sous les ordres de Miaoulis. Il conçut ensuite, en 1825, l'audacieux projet d'aller brûler, dans le port d'Alexandrie, la flotte prête à transporter les Egyptiens envoyés en Morée; mais un vent contraire en empêcha l'accomplissement. En 1826, Kanaris fut nommé au commandement de l'*Hellas*, et, l'année suivante, il prenait place à l'assemblée nationale de la Grèce comme député d'Ipsara, sa ville natale.

A son arrivée en Grèce, Capo d'Istria confia au brave marin le commandement de la forteresse de Monembasia, et, plus tard, il lui donna le commandement d'une flotte de guerre. Lorsque le président eut été assassiné (le 9 octobre 1831), Kanaris donna sa démission et se retira à Ipsara, puis dans l'île de Syra; mais le roi Othon le fit sortir de sa retraite en le nommant capitaine de vaisseau de première classe, puis amiral, ministre de la marine, président du conseil (1846-1847) et sénateur. Une seconde fois ministre en 1854, Kanaris donna sa démission au mois de mai 1855.

Bientôt Kanaris, entraîné dans le courant des affaires politiques, se rangea sous la bannière de l'opposition constitutionnelle. En 1861, il refusa la pension de 12,000 drachmes que le ministère lui fit voter par les Chambres. L'année suivante, il remplaça Miaoulis (29 janvier) comme premier ministre; mais le roi ne voulut pas signer la nomination du cabinet qu'il lui présenta et lui demanda sa démission. Cette conduite du gouvernement amena l'insurrection militaire de Nauplie, qui finit par le renversement de la dynastie bavaroise. Après le départ d'Othon, Kanaris fut nommé membre du gouvernement provisoire; puis, peu de temps après, du triumvirat chargé de gouverner la Grèce en attendant la nomination d'un nouveau roi; mais Kanaris conserva très-peu de temps ces nouvelles fonctions, et s'en démit au mois de février de l'année 1863. En mars de l'année suivante, lorsque le prince Georges de Danemark eut été nommé roi de Grèce par le vœu de la population grecque, Kanaris fut de nouveau appelé à former un cabinet, avec le titre de président du conseil des ministres; mais, le mois d'après, il donnait déjà sa démission. Le 6 août de la même année, il dut enfin former un nouveau ministère, dans lequel il reçut et le titre de président du conseil et le portefeuille de la marine; mais il se retira, avec le reste du cabinet, en mars 1865.

KANASTER s. m. (ka-na-stèr — lat. *canistrum*, corbeille). Comm. Panier de jonc ou de canne, dans lequel le tabac s'expédie d'Amérique.

KANAT ou **KHANAT** s. m. (ka-na). Dignité, fonctions, juridiction de kan. ‖ Pays gouverné par un kan.

KANCHIL s. m. (kan-chil). Mamm. Espèce de chevrotain de l'île de Java.

— **Encycl.** Le *kanchil* est d'une agilité extraordinaire, et si rusé, que les Javanais le regardent comme le type de la ruse, et disent souvent, en parlant d'un adroit coquin : « Il a autant de malice qu'un *kanchil*. » Si on s'en empare par surprise, ce qui n'est pas facile, on ne peut le garder, et rien ne peut le réconcilier avec l'esclavage. Dans sa prison, quelque temps qu'on l'y ait retenu, on le voit toujours impatient, inquiet, et, si une occasion de s'échapper se présente, il en a bientôt profité; il sait même quelquefois la faire naître. Lorsqu'il a été pris au filet, et que tous ses efforts pour se dégager ont été impuissants, il n'entend pas plus tôt venir le chasseur, qu'il se laisse tomber à terre et feint d'être mort, et, pendant tout le temps qu'on le dégage de ses liens, il reste dans l'immobilité la plus complète; mais, une fois libre, il s'élance, et en un clin d'œil il a disparu. S'il est poursuivi par des chiens, il cherche d'abord à gagner du terrain; mais, comme il ne soutiendrait pas aussi bien qu'eux une longue course, lorsqu'il est hors de leur vue, il s'élance d'un bond, et, s'accrochant à quelque branche à l'aide des longs crochets qu'il porte à la mâchoire supérieure, il reste suspendu à huit ou dix pieds de hauteur, de sorte que ses ennemis, emportés par leur ardeur, passent sous l'arbre sans l'apercevoir. Les Javanais racontent encore beaucoup d'autres choses surprenantes de cet animal.

KANDAHAR, province de l'Afghanistan, entre le royaume d'Hérat au N., la province de Kaboul au N.-E., celle de Siwistan au S.-E., le Béloutchistan au S., le Sigistan au S.-O., et la province de Ferrah à l'O. Ch.-l., Kandahar. Depuis le N.-E. jusqu'au S.-E., s'étendent plusieurs chaînes de montagnes, telles que les monts Mokhour et la chaîne du Khodjah-Amran, et, depuis le N.-O. jusqu'à l'O., ce sont de vastes plaines désertes et sablonneuses et des rochers arides. Le plus grand nombre et les plus importants de ses cours d'eau, l'Hilmend avec ses affluents, le Kaschroud, l'Ourgandab, le Tarnak et la Lora, tarissent quand ils arrivent dans sa moitié occidentale. La population, qu'on évalue à 1,000,000 d'habitants, est principalement composée d'Afghans : ce sont des Dourahnis, des Tandjiks et des Kizilbachis, la plupart de la secte sunnite. Le Kandahar a longtemps fait partie de la Perse, et a passé tour à tour de celle-ci aux souverains de Delhi.

KANDAHAR, ville de l'Afghanistan, ch.-l. de la province de son nom, à 300 kilom. S.-O. de Kaboul, entre l'Ourgandab, affluent de l'Helmend, et le Ternak, au centre du pays des Dourahnis, par 32° 20' lat. N., et 64° long. E.; 120,000 hab. Cette cité, dont l'origine est incertaine, mais qui paraît avoir existé du temps d'Alexandre, et avoir été détruite et réédifiée plusieurs fois, fut, en dernier lieu, construite sur un plan régulier par Nadir-Schah, auprès de son antique enceinte. Ses rues sont étroites, mais bien alignées; ses maisons sont en brique et à plusieurs étages; en un mot, elle passe pour une des plus belles villes de l'Asie. Au centre, s'élève une rotonde voûtée, nommée Tchassou, de 40 à 50 mètres de diamètre, garnie intérieurement de boutiques, et à laquelle viennent aboutir quatre grands bazars. Cette rotonde sert de place publique; c'est là que l'on fait les proclamations et que l'on expose les corps des suppliciés. Plusieurs caravansérails, l'ancien palais royal, la mosquée voisine de ce palais, le tombeau d'Ahmed-Schah, surmonté d'une élégante coupole, et orné intérieurement de peintures et de dorures, sont, avec Tchassou, ses principaux édifices. Kandahar est arrosée par deux canaux dérivés de l'Ourgandab, et traversée par plusieurs petits ponts. Elle est partagée en un grand nombre de quartiers, réservés chacun à une des nations qui l'habitent. C'est la principale place de commerce de l'Afghanistan et celle où l'industrie est le plus active. L'empereur Baber s'en empara en 1507; en 1625, elle fut prise par Schah-Abbas le Grand; en 1638, le gouverneur persan Ali-